

Lieux communs : une ethnologie de l'art de cohabiter dans un grand ensemble HLM

Denis la Mache
Docteur en anthropologie sociale et culturelle
Centre d'Anthropologie des Mondes Contemporains
EHESS, Paris

J'aimerais aborder une forme particulière de partage de l'espace. Il s'agit de la cohabitation dans un grand ensemble HLM. Pour cela je m'appuierai sur une recherche que j'ai menée dans un quartier d'habitat social de la banlieue tourangelle.

Un regard a posteriori sur ce travail m'amène à dire que le résultat que je présente aujourd'hui relève, en fait, d'une triple rencontre. La première rencontre concerne les conditions de production de l'enquête. Les deux autres se situent au niveau de la situation décrite.

La première rencontre, c'est celle d'un enquêteur avec son terrain ayant abouti, progressivement, à la construction d'un projet de recherche. La seconde, c'est celle des individus observés pendant l'enquête avec leurs conditions spatiales de vie en HLM. La troisième, enfin, réside dans le contact entre les habitants eux-mêmes.

Trois rencontres donc, trois niveaux de va-et-vient entre un espace physique, des pratiques et des représentations, commençons par aborder la première.

Quand j'ai commencé mon travail de recherche, je n'avais ni objet clairement formulé, ni terrain précisément choisi. Je voulais étudier une organisation sociale ancrée dans la modernité, au cœur d'une société urbanisée et industrialisée. Je voulais aussi que, autant que faire se peut, cette organisation sociale soit parmi les moins assoupies de l'actualité. J'avais l'intention d'y mettre à contribution la démarche ethnologique ; celle là même qui avait fait la preuve de son efficacité pour étudier les "cultures urbaines". J'avais à ce sujet en mémoire quelques travaux d'ethnologues pionniers sur les cités ouvrières ou sur le sous-prolétariat urbain comme C. Pettonnet, G. Althabe...

C'est comme cela que j'en suis arrivé à choisir un terrain en banlieue urbaine et industrielle. Je l'ai choisi stratégiquement : à Saint-Pierre-des-Corps, une cité ouvrière et cheminote. J'ai choisi le quartier de la Rabaterie. C'était le plus important grand ensemble HLM de la commune se distinguait par ailleurs par un taux de chômage exceptionnellement haut, des revenus par habitants les plus bas de la ville et par les « émeutes urbaines avec scènes de pillage et d'incendies de voitures dont il avait été le théâtre en 1993 et 1996.

Ma rencontre avec ce terrain a été progressive. J'ai d'abord tenté de le saisir tel qu'il se donnait à voir dans la presse, les récits de voisinage ou la politique de la ville : un "quartier sensible", un concentré de délinquance et de pauvreté. J'ai pris ces représentations au mot et je les ai soumises à l'épreuve des faits. J'ai eu la « naïveté méthodique ». C'est ainsi que j'ai d'abord découvert un monde que tout contribuait à présenter comme homogène et clos : une de ces ZUP¹ d'après-guerre, classée DSQ² en 1989, surexposées médiatiquement, un quartier, populaire par vocation, qui avait toujours été l'objet d'attentions politico-administratives spécifiques.

¹ Zone d'Urbanisation Prioritaire

² Programme de Développement Social des Quartiers dits « sensibles »

J'avais un matériau qui semblait se prêter idéalement à l'exercice ethnologique : un isolat de peuplement dans un habitat singulier, un îlot de culture populaire.

Mais si le terrain est resté facilement délimitable, ce qui aurait pu constituer un objet de recherche s'est vite dérobé. D'une part, la tentative de description exhaustive s'est rapidement avérée vaine. D'autre part, l'isolat culturel lui-même était une illusion.

Le quartier de la Rabaterie regroupe des destins contrastés. Des logements standards abritent une extraordinaire diversité de résidents sans qu'il puisse en être repéré aucune proximité sociale ou économique, aucun sentiment d'appartenance partagé à une quelconque communauté. En voyant le quartier par toutes ses mises en spectacles, on aurait pu s'attendre à découvrir une « poche d'altérité ». Mais quand on l'approche, le typique disparaît. Il laisse la place à un jeu de mise à distance systématique.

Toutes les rencontres que j'ai nouées à la Rabaterie m'ont permis de découvrir des individus très différents par les raisons qui avaient fondé leur arrivée dans le quartier. Tous présentaient des raisons très légitimes et respectables d'être là. Beaucoup même, en étaient satisfaits. Tous rejetaient plus loin le "*vrai quartier*", celui qui avait mauvaise réputation. Ils habitaient tous "*à côté*", "*à la limite*" ou "*juste au bord*". Partout le condamnable était plus loin. Partout le pire était ailleurs. Là, a vraiment commencé ma rencontre avec le terrain. J'ai fait le deuil de l'exotique et construit en conséquence ma posture et mon objet de recherche. J'ai abandonné le projet de reconstruction d'une « communauté urbaine » ou de figures singulières d'urbanités spécifiques. J'ai plutôt concentré mon attention sur ces jeux d'acteurs en situation urbaine s'appropriant l'espace de manières manifestement distinctes mais objectivement interdépendantes.

Une telle posture était sous-tendue par un certain nombre de postulats dont on peut résumer l'essentiel ainsi :

1. Tout d'abord, la ville reproduit et organise les principes inégalitaires de la société globale dans laquelle elle s'inscrit.
2. Ensuite, j'ai abandonné l'idée selon laquelle l'habitant pouvait n'être que le jouet inerte des structures socio-économiques. Pour autant, la société ne peut pas, comme le souligne E. Goffman, être considérée comme une extrapolation d'effets interactionnels. Il y a primat des structures de l'organisation sociale sur l'engagement des individus.
3. Enfin, j'ai intégré la proposition d'H. Lefèbvre selon laquelle le rapport entre un espace collectivement investi et la vie sociale qui s'y développe est de l'ordre de la production. Tous les groupes sociaux mettent en oeuvre des forces créatrices en relation avec l'espace.

A partir de là, j'ai souhaité développer une ethnologie attentive aux interactions visibles développées *sur et en rapport* avec le terrain que j'avais isolé. J'ai voulu en reconstruire le sens en les considérant comme autant d'efforts pour organiser le fait *d'habiter là*, c'est à dire d'établir sa demeure, d'être, d'exister là. Je me suis intéressé à ces bricolages (parfois réels mais souvent imaginaires) de l'espace. J'ai prêté attention à tous ces actes quotidiens de résistances et de détournement des contraintes du HLM. J'ai cherché à comprendre comment une *mise en habitabilité* pouvait se développer dans des conditions de logement dont on pourrait résumer ainsi les caractéristiques.

1. Une conception des formes bâties dominée par le standard, l'industrialisation, la distance par rapport à la ville historique et l'antériorité par rapport à l'investissement des résidents.
2. L'interdiction faite à ceux-ci d'imprimer de manière définitive ou durable leur marque.
3. L'omniprésence du regard de l'autre dans les situations de vie quotidienne.
4. La séparation instituée entre ceux qui gèrent le quartier et ceux qui y résident.
5. Le stigmata et la déqualification attachés globalement au quartier.

Pour reconstruire la logique de la production d'habitabilité dans ces conditions, j'ai posé une hypothèse heuristique que j'ai choisie moins pour sa réalité que pour son réalisme. Puisant dans les travaux de M. de Certeau, j'ai traité l'habiter "comme un art" ; non qu'il existe un art d'habiter comme existerait un art pictural, musical ou littéraire. Le recours à l'art d'habiter m'a, en fait, servi d'outil pour cerner la cohérence des faits étudiés. Il m'a permis de comprendre la stabilité des échanges et l'organisation des actions sans rattachement à une réalité culturelle, formelle ou technique. L'art d'habiter est donc ici une construction théorique, un outil de compréhension globale d'un ensemble de pratiques dispersées.

Je n'ai pas cherché à aller du latent au patent. Je n'ai pas cherché à reconstruire le lien qui uni la structure à la pratique. Dans ce cas, le recours à l'art d'habiter ne m'aurait été d'aucune utilité. Par contre, il trouve tout son sens quand, comme ici, il s'agit de comprendre comment on peut s'accommoder de ses conditions de logement, de comprendre comment on peut organiser sa proximité avec un voisinage très rarement désiré.

Le recours à l'art trouve toute sa justification pour comprendre ces procédés, ces aptitudes, ces habiletés que chacun invente et emploi pour habiter un grand ensemble d'habitat social. L'usage des lieux est une fabrication. L'appropriation est une production. C'est donc à l'organisation de cette production que le recours à l'art d'habiter m'a permis de m'intéresser.

Pour rendre cette démarche opérationnelle, il a ensuite fallu que je construisse un ensemble organisé et cohérent de moyens et de méthodes d'investigation. Mon questionnement revenait à essayer de comprendre comment des individus mettent à profit des ressources personnelles et familiales pour *habiter un quartier HLM*. Cela impliquait de donner un statut particulier à mes interviewés. Je ne pouvais pas avoir recours à des "indicateurs représentatifs" dont j'aurais recoupé et regroupé les propos pour atteindre une sorte de "règle de l'art" appliquée par chacun et inconsciente pour tous. Cela n'aurait pas eu de sens. Il était absolument nécessaire que j'ai affaire à des individus considérés dans leur intégrité, avec leur histoire, leurs projets... et toute leur "épaisseur sociale".

J'ai donc eu recours à ce que, après P. Bourdieu, on pourrait nommer des "personnages épistémiques". Ainsi, « Monsieur Maillet, 57 ans, ouvrier en préretraite », « Madame Tinseau, 82 ans, veuve d'un cheminot SNCF » « Miloud, 17 ans, en recherche d'emploi après un BEP *Conduite d'engins* »... et tous les autres qui ont contribué à alimenter mon propos sont à la fois réels et construits. Ils sont réels parce que (hormis les noms qui ont été changés) tous les détails mentionnés de leur existence sont rigoureusement exacts.

Ils sont construits dans la mesure où ils constituent une sélection de profils contrastés par rapport aux variables efficaces de ma problématique. Je les ai sélectionnés et j'ai composé l'ensemble qu'ils forment :

1. pour la distinction des raisons qui fondent leur arrivée sur le quartier
2. pour le contraste entre leurs projets résidentiels

3. pour l'inégalité de leurs positions et de leurs possessions sociales et économiques

Une fois sélectionnés, je les ai écoutés et observés, chez eux, dans les parkings, en ville... partout où c'était possible.

C'est comme ça que j'ai pu aborder cette deuxième rencontre que j'évoquais tout à l'heure.: celle d'individus très différents avec un ensemble de logements HLM.

On croit dit J-C. Kaufmann que "le logement est fait de fer, de pierre et de ciment. C'est un peu vrai mais il est surtout poursuit-il, « une part bien vivante de nous même". C'est dans cet esprit que j'ai tenté de mettre à jour le travail productif caché dans les replis de l'usage du HLM et qui constitue l'art d'habiter.

Habiter, c'est d'abord inscrire le logement dans l'histoire des membres du foyer. L'arrivée et l'installation sur le quartier prennent place dans des trajectoires personnelles plus ou moins maîtrisées. Il faudra alors, pour chaque habitant, garantir la cohérence entre sa trajectoire résidentielle et l'idée qu'il se fait de sa trajectoire sociale. Habiter, c'est contribuer à construire sa respectabilité.

Pour tous, l'emménagement à la Rabaterie a été une mise en péril de l'image de soi. Assumé, il est devenu investissement ou pari sur l'avenir. Il se traduit alors par la négligence ou le mépris du cadre formel de vie. La sévérité par rapport aux lieux et aux autres habitants en devient possible sans que soit remise en cause l'image de soi. Inversement, un emménagement incontrôlé, subi, se transforme en fossoyeur impitoyable d'un mode de vie révolu ou regretté. L'investissement actif des lieux devient, dans ce cas, une nécessité au centre de laquelle l'image de soi est l'enjeu majeur.

Habiter se traduit alors en paroles et en actes. Déclarer "être d'ici, dire "venir d'ailleurs", préférer les commerces de centre-ville à ceux du quartier, connaître « l'histoire de la cité »... revient à parler de soi et à construire une véritable géographie de l'identité. Une multitude de lieux qu'on assemble ou qu'on disjoint, qu'on tisse en réseau sont utilisés comme autant de *topoi* phatiques pour justifier sa présence.

Plus le sentiment d'avoir un statut social supérieur à celui des résidents supposés "bloqués sur place" est fort, plus le logement apparaîtra périphérique dans un réseau de lieux investis d'autant plus complexe.

Les formes bâties du logement, du quartier, de l'immeuble... sont également soumises à la pratique des résidents. Cette pratique néglige ou transforme l'espace physique. Elle l'organise. Les petits travaux d'aménagement intérieur, les dégradations extérieures le soin porté à l'entretien des lieux n'ont de sens que rattaché à l'idée que son auteur entretient de son propre parcours social et résidentiel. Faire le ménage et se présenter comme une ménagère exemplaire, investir dans du mobilier neuf que l'on pense déjà à installer dans le futur pavillon... tout cela contribue à adapter ses conditions de logement avec l'idée que l'on se fait du monde et de la place que l'on y occupe.

J'annonçais tout à l'heure trois rencontres. Je viens d'évoquer la seconde : celle d'individus avec leurs conditions de logement. Je vais maintenant aborder la dernière et sans doute pas la moins chargée d'enjeux.

Le grand ensemble HLM de la Rabaterie est un quartier en permanence animé par des mouvements d'arrivée et de départ. L'enracinement n'est pas rare mais il n'est pas la règle. A la Rabaterie, on emménage et on déménage beaucoup.

A cela, il faut ajouter une composition démographique globale faite d'une multitude d'échantillons de population. Il n'y a pas, à la Rabaterie, un groupe social conscient de lui-même et sur-représenté qui pourrait imposer ses normes aux autres en matière de pratique de l'espace. C'est en cela que consiste la troisième rencontre. C'est la rencontre liant des individus parfaitement étrangers entre eux que rien ne rassemble, hormis les conditions de logement.

La co-habitation s'exprime alors à travers un extraordinaire jeu de société auquel participent les quelque 7000 habitants.

Dans ce jeu, il s'agit de repérer l'autre et le semblable, de se distinguer de l'étranger et de s'intégrer dans un groupe de pairs. Cet exercice quotidien de la co-habitation est cependant caractérisé par une grande discrétion. Les invectives, les heurts violents sont extrêmement rares.

Tout le monde pratique le même exercice du "*bonjour-bonsoir*" ou de la discussion de palier. Et bien, c'est dans l'usage partagé de cette convivialité minimum que chacun produit de la distinction ou de la similitude, de la distance ou du rapprochement. La fabrication de l'autre et du semblable se fait au travers d'échanges minuscules et dans un simulacre d'égalité des positions sociales. Derrière le *consensus de surface*, pour reprendre une formule d'E. Goffman, chacun donne un sens particulier aux termes et aux thèmes partagés. Selon les situations et les personnes en présence, il y a, derrière les mêmes mots, de la courtoisie condescendante, de la demande de rapprochement, de l'esquive de contact.

Plus on se sent les moyens symboliques de maintenir sur ses interlocuteurs une position sociale dominante et moins le danger de se faire assimiler à l'autre se fera sentir, plus alors, les variations autour de la politesse convenue seront possibles (entre amabilité condescendante et mépris courtois). Inversement, moins le sentiment est fort d'avoir une position sociale dominante et plus la *parlure vacante* pour reprendre les termes de C. Javeau, sert alors des tactiques de fuite, d'allégeance ou de retranchement. Au centre de ce jeu de négociation des positions réciproques, la banalité fait office de référentiel. Elle est le plus petit commun dénominateur utilisable pour l'échange. C'est par elle que des statuts réciproques tentent de s'affirmer.

Pour se soustraire à ce jeu de confrontation où les malentendus sont nombreux, l'ultime rempart, c'est l'espace privé du logement. Le caractère privatif, familial et retranché de l'appartement est une constante. Pour tous, ses échanges avec l'extérieur font l'objet d'une codification rigoureuse. Chacun met à profit et adapte des savoir-faire personnels et familiaux pour se préserver du jeu de la co-habitation, se protéger contre la proximité parfois insupportable de l'autre proche et imprimer dans l'intérieur de l'appartement sa marque propre soigneusement préservée des regards importuns.

Ainsi est le quartier de la Rabaterie. Il est, à la fois, tout à fait singulier et susceptible de fonctionner comme exemple. Il est comme bien d'autres grands ensembles implantés à la périphérie des grandes villes françaises. Il est une expression de cet élan constructif qui a agité le pays après la guerre. Il est l'héritier d'une conception techniciste et normalisatrice de l'habitat. Il est un ensemble social hétérogène et stigmatisé, fragilisé par des trajectoires résidentielles qui voient les plus chanceux ou les plus stratèges quitter les lieux laissant les plus pauvres et les plus démunis bloqués sur place.

A la très grande proximité des espaces de logement répond l'extrême diversité des manières d'habiter. Pour habiter là, chacun bricole avec les contraintes de la vie sociale, produit de l'espace vécu, de la limite, de la proximité ou de la mobilité. Chacun repère l'autre et le semblable, organise le public et le privé, braconne avec et *dans* l'économie et la culture dominante pour en composer des formalités inédites. L'art d'habiter est ce travail quotidien qui gère les idéaux aux prises avec les circonstances.

Retravaillant, réinterprétant les formes matérielles et les systèmes de représentations liés à leur quartier, chacun à leur manière, les résidents *habitent là*. Ils révèlent par et dans leurs usages des lieux un modèle de soi, des autres et du Monde. Ils « bricolent » l'espace pour en produire des *habitabilités* singulières et interdépendantes. Ils développent habiletés et savoir-faire dans les procédés employés pour transformer les conditions objectives de logement en manière ordonnée, légitime et respectable d'*être là*, parmi un voisinage rarement choisi, plus ou moins étrange et étranger. L'appartement, la tour, le quartier, la ville, l'agglomération... pratiqués ou évoqués entrent alors dans la composition de ce modèle du monde au cœur duquel chacun tente de maintenir et justifier sa place.

En prêtant attention aux bricolages, à ces créations qui se développent dans les recoins de l'usage, j'ai, en fait, moins parlé de la "vie en banlieue" que de l'existence et de la négociation d'un lien complexe unissant (même dans un « quartier sensible ») l'Homme et sa maison. Et se faisant, j'ai découvert combien ce regard porté sur l'usage-crédation traité comme un art pouvait faire la preuve de son efficacité pour comprendre les procédures d'appropriation personnelles et singulières de ces « lieux communs ».